

LE
TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE

en cinq actes,

PAR P. J.-B. DALBAN.



Mutato nomine, de te fabula narratur.

PARIS.

LEDOYEN,
Palais-Royal, 31.
VENTE,
Rue des Orties, 3.

DURANT JEUNE,
Boulevard des Capucines, 4.
RIDAN,
Rue de l'Université, 5.

M. DCCC. XLV.

1845

Ylh
17576

LE
PERSONNAGES.
TRIVMVIAT.

OCTAVE, }
MARC-ANTOINE, } triumvirs.
LUCIUS-ANTONIUS, consul.
FULVIE, femme de Marc-Antoine.
CLODIA, femme d'Octave.
SABINE, confidente de Fulvie.
SALVIDIUS, }
AGRIPPA, } lieutenans d'Octave.
MANIUS, lieutenant d'Antonius.
SERANUS, sénateur.
DEUX CHEVALIERS ROMAINS.
LICTEURS.



La scène est à Pérouse.

PARIS.

DURANT LE
Boulevard des Capucines, 1.
RIDAN,
Rue de l'Université, 3.

LEDOYEN,
Palais-Royal, 21.
VENTE,
Rue des Orties, 3.

M. DCCC. XLV.

1845

LE TRIUMVIRAT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, SABINE.

FULVIE.

DE Préneste éloignée et des tentes de Mars,
Dans Pérouse aujourd'hui j'en brave les hasards.
J'y viens de soins cruels tristement consumée
Eteindre les tisons de la guerre allumée ;
Frère de Marc-Antoine, et son juste ennemi,
Lucius dans ses murs y sera mon appui.
Mais de quels soins cruels ma douleur agitée,
Dans ce dernier parti se voit précipitée !
Dans quelle inquiétude ai-je toujours vécu,
Engagée au vainqueur en suivant le vaincu !
Ah ! de ce coup hardi, l'indiscrette furie,
Décide en souverain du destin de ma vie ;
Il me perd à jamais ou m'élève à ce rang
Dont la haute fortune est le prix de mon sang.

SABINE.

Eh bien ! si vos malheurs, nés de votre entreprise,
Du sort qui vous trahit accusent la méprise,

Pourquoi vous y livrer, et qui peut vous forcer
Aux suites des revers qu'on vous voit annoncer?

FULVIE.

Peux-tu le demander, en ce péril extrême,
Qui ? Le besoin cruel de sortir de moi-même,
Du mépris outrageant qui m'en a fait la loi ;
Un violent amour enfin maître de moi.
Crois-tu donc que d'Antoine épouse délaissée,
Je puisse seulement en souffrir la pensée ;
Et lorsque loin de moi ce lâche Triumvir,
De ses crimes passés s'essaie à s'étourdir,
Dans Rome où me retient son coupable hyménée,
Que je souffre l'exil où je suis condamnée ?
Compagne de tous temps unie à mes destins,
Tu connais de mon cœur la joie ou les chagrins.
De mon premier hymen l'unique et triste fille
Unit d'un nœud précoce Octave à ma famille,
Et ces liens brigüés dans ma première ardeur,
Sont dans mon infortune un sujet de douleur.
D'un violent amour pour Octave enflammée,
Je maudis par mes mains cette union formée.
Ce puissant Triumvir comme à moi t'est connu,
Et tu sais de quels dons mon esprit prévenu
Trouve en lui pour l'aimer et l'éclat et la gloire
Qui peuvent d'un époux consoler ma mémoire.
De la guerre, en un mot, tu connais le sujet,
Et sais pour quel motif j'en veux presser l'effet :
Forcer Octave esclave à me rendre les armes,
Le contraindre à l'hymen mérité par mes larmes ;

Ressaisir dans mes mains les rênes de l'état,
En brisant sous Lépide un vil Triumvirat;
Et d'Antoine venger ma juste jalousie,
En armant contre moi le vainqueur de l'Asie.

SABINE.

Après tant de périls, de pleurs, de maux soufferts,
De la fortune encore irriter les revers!
Quoi, Madame! et du sort sans redouter l'outrage,
Vous seule hasarder ce périlleux ouvrage
De tant d'illustres chefs, de héros si puissans,
En un jour renversés sous vos efforts naissans!..

FULVIE.

Oui, pour me venger d'eux, et les punir, Sabine,
D'une élévation source de ma ruine.
Pour être le jouet de tant d'événemens,
Ai-je seule pris part à ces grands changemens?
Suis-je de leur fortune un instrument fragile
Qu'il faille enfin briser s'il devient inutile?
Et des proscriptions devant les fureurs,
N'en ai-je pas pour eux fomenté les horreurs?
Des meurtres des Romains leur préparant la fête,
N'ai-je donc pas au fer qui fit tomber leur tête
Désigné Cicéron, Tauranius, Sténus,
Tant d'autres dont les noms leur sont même inconnus?
A mon ordre, les uns mourant pour leurs richesses,
D'autres, d'un acheteur expiant les largesses,
Dans la confusion d'un tel renversement,
Sur l'empire abattu, régnaient en un moment,

Sabine, de nos maux figure-toi l'image :
 Les morts et les débris, les pleurs et le ravage !
 Tant de fleuves de sang sur nos bords submergés
 Sont-ils enfin perdus ? il faut qu'ils soient vengés !

SABINE.

Madame, des destins irritant l'indulgence,
 Jusque dans ses succès craignez votre vengeance.
 Vous voulûtes unir le sang de Clodius
 A ce nouveau César, si grand par ses vertus,
 Et Cicéron suspect d'en blâmer l'alliance,
 A payé de ses jours sa triste imprévoyance.
 Aujourd'hui vous voulez, par un divorce heureux,
 Substituer vos jours à ce sang malheureux.
 Vous faites plus encore, et ce nouvel outrage
 Prétend de ses fureurs désavouer l'ouvrage ;
 Et ces mêmes forfaits, l'objet de vos aveux,
 Quand ils sont sans effet, en horreur à vos yeux.
 Ah ! si vous m'en croyez, laissez à votre fille,
 Dans l'hymen de César, l'appui de sa famille.
 Ne pressez pas enfin, par un triste courroux,
 Des rigueurs dont l'effet retomberait sur vous,
 Et dont les premiers fruits, d'avance illégitimes,
 Joindraient à tant de morts de nouvelles victimes.

FULVIE.

Sabine, en leur faveur cesse de me presser.
 Non, les meurtres, crois-moi, n'ont fait que commencer ;
 Tu les verras poursuivre et tourner contre eux-mêmes
 Ceux dont les cruautés furent dès-lors extrêmes.

Octavien, Lévide, armer contre eux le bras
 Dont ils se sont servis à dompter tant d'états.
 Dès-lors, à leurs fureurs regarde quelle voie !
 Aux tables des proscrits ceux qu'ils livrent en proie !
 Le vainqueur immolé, le vaincu triomphant,
 Et les partis rivaux l'un l'autre s'étouffant.
 Déjà forçant Octave à redouter la guerre,
 Et lançant dans son sein, rejetant le tonnerre,
 A Pérouse en tremblant je le vois accourir
 Et demander la paix qu'il voulait conquérir.
 Je veux d'Antoine encor, rappelant l'inconstance,
 Le forcer, à mes pieds, à craindre ma puissance.
 Alors libre d'agir, maîtresse de tous deux,
 De mon autorité je m'armerai contre eux.
 Maintenant du pouvoir sans me montrer jalouse,
 Je n'occupe mes soins qu'à défendre Pérouse ;
 Contre ses ennemis je la dois soutenir,
 Et Lucius armé s'aide à m'y maintenir.

CLODIA.

SCENE II.

FULVIE, MANIUS, SABINE.

MANIUS.

Octavien, Madame, annonçant sa présence,
 A la porte du camp arrive en diligence.
 Clodia le devance, et pour unique espoir,
 Marque dans ses discours le désir de vous voir ;
 Elle approche.

FULVIE.

Je puis souffrir cette entrevue.
Qu'on l'introduise.

SCÈNE III.

FULVIE, SABINE.

FULVIE.

Eh bien ! ma faveur t'est connue :
Tu vois si je saurai me faire rechercher
Et sortir du silence où l'on me veut cacher.
Laisse-nous.

SCÈNE IV.

CLODIA, FULVIE.

CLODIA,

Devant vous, avant que de paraître,
Octave, de ses torts mal informé peut-être,
Madame, veut savoir quel nouveau changement
Nous a de votre cœur bannis dans un moment.
Notre union naissante est votre heureux ouvrage,
Et vous avez d'Octave, encourageant l'hommage,
La première approuvé qu'honorant ses vertus,
Le pur sang de César s'unit à Clodius.
Qui peut donc contre nous armer votre colère,
Et vous rend de vos mains l'ouvrage si contraire,

Que vous armiez pour lui tant de secours divers
Et vouliez occuper Rome de nos revers ?
C'est ce dont, en ces lieux, avant de s'introduire,
Madame, par ma voix, mon époux veut s'instruire.

FULVIE.

Les trop justes raisons que j'ai de m'alarmer
N'ont rien dont mes discours doivent vous informer.
Votre époux doit savoir de quels sujets de craintes,
Dans mon ressentiment je dois former les plaintes,
Et c'est de quoi, plus tard, je puis vous éclaircir,
Lorsqu'entre vous et lui j'en aurai le loisir.
Mais vous, à l'excuser, qui vous croyez réduite,
Pouvez-vous d'un époux m'expliquer la conduite ?
Et comme votre mère, ardente à le toucher,
N'ai-je sur ses écarts rien à lui reprocher ?

CLODIA.

Non, je crois, malgré vous, Octave irréprochable ;
Quelque tort dont l'accuse une envie implacable,
Je ne m'arrête point aux scandaleux discours
Qu'un fiel empoisonné répandrait sur ses jours.

FULVIE.

Ainsi, vous ignorez si par son inconstance,
Il n'a point de vos nœuds compromis l'existence ?

CLODIA.

Madame, je l'ignore.

FULVIE.

Eh bien ! étonnez-vous,
 Si mon inquiétude et mon juste courroux
 De ses ressentimens s'arment pour votre outrage,
 Quand je le vois au point d'en détruire l'ouvrage ;
 Quand par son inconstance et sa légèreté,
 Il trahit de vos feux l'aimable pureté ;
 Quand vous saurez enfin qu'épris de Scribonie,
 Fille de Cépias, il aime encor Livie,
 Et qu'à cette dernière un commerce indiscret
 De sa flamme adultère assure le secret.

CLODIA.

Madame, il se pourrait ! suis-je assez malheureuse
 Pour voir de mon hymen la chaîne dangereuse
 M'enlever un époux qui faisait mon appui,
 Lorsque ma confiance était entière en lui ?
 Non, Madame ; on vous trompe et je ne puis le croire,
 Mon époux à ce point n'a pu trahir sa gloire.
 Eh ! qui peut l'engager à me rester soumis,
 Si dans d'autres liens son cœur s'était promis ?
 Non, je ne vous crois pas

FULVIE.

Je puis m'être trompée ;
 Mais votre intérêt seul me tenait occupée.
 Ne condamnez donc point ce que j'ai fait pour vous,
 Quand de votre bonheur mon cœur était jaloux.

CLODIA.

Non, Madame, au contraire, et mon obéissance
 Vous assure aujourd'hui de sa reconnaissance;
 Jusqu'à l'instant du moins de l'éclaircissement
 Que je vais d'un époux tirer dans un moment.

FULVIE.

Allez, et loin d'Octave, et dans votre famille,
 Auprès de votre mère arrêtez-vous, ma fille,
 Jusqu'à ce que César, pour se justifier,
 Lui-même en mon pouvoir vienne se confier.

SCÈNE V.

FULVIE, LUCIUS-ANTONIUS.

LUCIUS.

Madame, dans Pérouse amené par la guerre,
 Mes mains en votre nom y lancent le tonnerre.
 J'avais d'abord de Rome, abordant les remparts,
 A Lépide arraché cette enceinte de Mars;
 Mais Octave, accouru des monts de Ligurie,
 M'en chasse avec les dieux, appuis de la patrie.
 J'en sors avec un ordre, un décret du sénat,
 Suivi des ennemis de son Triumvirat.
 En travaux impuissans, que sa fureur rallume,
 Ici, depuis six mois, mon ardeur se consume,
 Et d'un siège trop long, accusant la lenteur,
 Ne sais si j'en dois fuir ou détruit ou vainqueur.

FULVIE.

Lucius, modérez une ardeur si craintive ;
 A l'instant même ici sachez qu'Octave arrive.
 Avec empressement, il demande à me voir,
 Mais sans me déguiser son véritable espoir,
 Jeme trompe, ou pour moi son ardeur n'est qu'un piège :
 De Pérouse en effet il vient presser le siège.
 La guerre recommence ; il va tout embraser.
 Quelle force avons-nous qu'on lui puisse opposer ?

LUCIUS.

J'avais avec les maux prévu la résistance,
 Et cherché quels moyens sont en notre puissance
 Pour assurer les jours d'un peuple sans pouvoir
 Devant des souverains sortis de leur devoir.
 Je me suis vu suivi, lorsque j'ai quitté Rome,
 Des chefs républicains que leur gloire y renomme,
 N'ayant d'autre dessein que d'arracher l'état
 Aux tyrans avilis de son Triumvirat.
 Ces vrais libérateurs, sortis de Rome esclave,
 Sont les seuls que j'oppose à la fureur d'Octave.
 Je viens sur les débris d'un dédale de lois,
 Et de vils proconsuls, sans titres et sans droits,
 Sous d'appui renaissant du pouvoir populaire,
 Rétablir les honneurs de l'état consulaire,
 Régner par la vertu, la piété, les lois.

FULVIE.

Quels fragiles appuis m'étaie votre voix

Dans les tems malheureux du désordre où nous sommes!
Et croyez-vous encor commander à des hommes?
Lorsque trois chefs entre eux, partageant l'univers,
Sans opposition ont mis le monde aux fers;
Quel espoir peut encor flatter votre constance,
De ranimer des cœurs la faible résistance?
Quel salutaire frein pourrait les arrêter?
Un seul est pour Octave encore à redouter:
La puissance d'Antoine, et c'est la seule crainte
Dont en son cœur troublé je veux laisser l'atteinte.
Le seul art de les vaincre est de les diviser,
En les sachant tous deux l'un à l'autre opposer.
Ainsi vous triomphez ; ainsi de leur puissance
Vous foulez sous vos pieds la barbare alliance.
Ces monstres sans cela, prêts à se déchirer,
Eux-mêmes dans leur sang se vont désaltérer.
Quels meurtres jusqu'ici ! quelle suite de crimes
Ne les promettent pas l'un à l'autre en victimes !
Vous pourrez, vous aidant d'un moins certain appui,
Des chefs républicains caresser le parti,
Et ce moyen encor, quoique faible et précaire,
Peut d'un prétexte utile éblouir le vulgaire.
De quels moyens d'ailleurs, quels appuis, quels secours,
Dans le parti d'Antoine aurez-vous le concours ?

LUCIUS.

Sept chefs que sa puissance arme dans l'Italie :
Furnius par César rappelé de l'Ombrie ;
Paulus, Ventidius, Plancus et Pollion,
Autant de corps puissans, commandés sous leur nom.

César avait d'abord, divisant leur puissance,
 Loin de nous dispersé leur utile alliance ;
 Il tenait Pollion captif dans Rimini ;
 Ventidius, Plancus dans Spolette investi,
 Et jusque dans Ravenne essayaient ses outrages,
 Sa constance est vaincue, et de nouveaux orages,
 En ramenant César, à nos regards surpris,
 Vont ramener trois chefs de leurs guerriers suivis.

Mes forces cependant, en mes mains immobiles,
 Dans mon camp retranché n'étaient pas inutiles,
 Et je voulais, contre eux poussant Salvidius,
 Le prendre entre Paulus, Pollion et Plancus ;
 Mais Agrippa, sur moi revenu par derrière,
 Avec Salvidius me fermait la barrière,
 Et j'ai dû, renonçant à mes premiers projets,
 Attendre vos avis pour rompre ici la paix.

FULVIE.

Allez, et prévenu par cette confiance,
 Dans Pérouse enfermé, mettez-vous en défense.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.**SCÈNE PREMIÈRE.****OCTAVE, AGRIPPA.****OCTAVE.**

JE n'ai point de la guerre évité les dangers.
 La crainte et les soupçons, à mon cœur étrangers,
 Ne sauraient m'arrêter; mais je viens de Fulvie
 Arrêter, condamner l'indiscrete furie;
 De ses déloyautés lui demander raison.
 Lorsque rien n'excusait sa noire trahison,
 Quoi! Fulvie, elle-même! en commandant ma flamme,
 Disposer de mon sort, et régner sur mon âme!
 L'ingrate! la perfide! alors que son pouvoir
 De sa fille à mes soins a confié l'espoir.
 Allons, il faut enfin que ce désordre cesse;
 Qu'elle explique sur nous sa haine ou sa tendresse.
 J'ai laissé loin de moi ces sièges suspendus,
 Où je tenais cernés Pollion et Plancus,
 Et lorsque Lucius dans Pérouse respire,
 Je n'abandonne pas l'espoir de le réduire;
 Je viens, pour m'en saisir, environner ce fort.

AGRIPPA.

Ce travail s'est sans vous accompli sans effort.

Quand de Salvidius j'ai connu l'arrivée,
 J'ai cru de Lucius la défaite achevée ;
 J'ai pressé sa retraite aux pieds de ces remparts ;
 Je les tiens désormais cernés de toutes parts,
 Et la famine encore à la guerre civile
 Joint ses déchiremens pour dévaster la ville.

OCTAVE.

De nos dissensions effets trop malheureux,
 Mais enfin mérités par des excès nombreux.
 Je ne plains point les maux que ce peuple s'attire,
 Et par ses châtimens les destins vont l'instruire.
 Fulvie, approche; va, laisse-nous.

SCÈNE II.

OCTAVE, FULVIE.

OCTAVE.

Il est tems

Que j'obtienne de vous des éclaircissemens,
 Nécessaires, je crois, au bonheur de ma vie.
 Sur vos prétentions expliquez-vous, Fulvie :
 Vous m'avez prévenu jusque dans ces remparts,
 Et venez déployer la guerre à mes regards ;
 Dans quel espoir encor ? celui de faire croire
 Que par Antoine offerte, elle obscurcit ma gloire.
 Tel est votre dessein ; de grâce, examinez
 La source des affronts que vous me destinez.

Autant que je l'ai pu, cherchant à vous complaire,
J'ai satisfait vos vœux. Au trône consulaire
Des maîtres de l'état, proscrits à votre voix,
Les têtes, en tombant, proclamaient votre choix.
Lucius, aux honneurs porté par vos suffrages,
Du triomphe bientôt s'arroge les hommages.
Du consulat encor j'honore sa vertu,
Et quand de mes faveurs il se voit revêtu,
Vous en avez tous deux profité pour me nuire.
Vous-même, de mes dons adroite à le séduire,
Sous ce chef révolté vous armez des soldats,
Et vous déshonorez par ces vils attentats.

FULVIE.

Vous ne dites pas tout, et dans votre partage,
Maître de l'Italie et de l'Afrique au Tage,
Vous oubliez qu'Antoine, au même rang que vous,
De votre autorité peut se montrer jaloux.
Aux soldats vétérans, vengeurs de la patrie,
Quand vous distribuez la Gaule, l'Etrurie,
Des Alpes aux deux mers, en étouffant les lois
Qui de leurs possesseurs établissent les droits,
Vous avez usurpé le souverain empire.
Sur le Triumvirat c'était assez nous dire
Quels étaient vos desseins, et César, oppresseur,
S'est fait de nos débats le coupable agresseur.

OCTAVE.

Vous croyez ? et pour eux ma royale imprudence,
Tant de preuves, d'effets de ma munificence,



Me donneraient des droits au-dessus du pouvoir
 Qui d'un chef, d'un consul, limite le devoir?
 Eh bien ! contre mes vœux si c'est armer la terre,
 Avec Antoine encor je ne veux point la guerre.
 Assurez-nous la paix, respectez nos traités ;
 Supprimez la rigueur de vos hostilités ;
 Admise aux vastes soins de ma reconnaissance,
 Dès ce jour l'Italie est en votre puissance.
 Des dons, où mon pouvoir me laissait seul des droits,
 Aux soldats d'un époux vous étendrez le choix.

FULVIE.

Si c'est à ce seul prix que la paix vous est chère,
 Que d'un tel sacrifice elle soit le salaire ;
 J'en regrette pour vous les étonnans effets ;
 Mais à ce prix encor vous n'aurez pas la paix.
 Ce n'est pas pour Antoine ici que je vous brave ;
 C'est pour mes intérêts que je combats Octave.
 Victime d'un époux en d'indignes liens,
 J'ai de ses intérêts dû séparer les miens.
 Faut-il vous l'avouer ? pour régner sur mon âme,
 Un amour plus ardent m'a fait sentir sa flamme.
 Octave en a lui seul allumé les transports ;
 Son génie en soutient, en forme les ressorts.
 Que de notre union la chaîne en soit accrue ;
 Consentez à nos nœuds, la paix vous est rendue.
 Non, du Triumvirat la vaine illusion
 Ne peut de vos désirs borner l'ambition.
 Un plus fort ascendant vous appelle à l'empire ;
 Au pouvoir souverain il faut qu'Octave aspire.



OCTAVE.

Des Romains, croyez-moi, la rude austérité
 Du pouvoir absolu craindrait l'autorité.
 Je n'oserais encore à ce peuple indocile
 Imposer la rigueur que vous croyez facile.
 Et cela se pourrait ? Pour vous-même et pour nous
 Quel en serait le fruit ? et que prétendez-vous ?
 Ne suis-je pas lié, Fulvie, à votre fille
 D'un nœud qui vous unit vous-même à ma famille ?
 Rompez-vous un nœud que vous avez formé
 Dans un cœur à m'aimer par vous accoutumé ?
 Un cœur dont vos leçons ont instruit la tendresse,
 Et dont l'âge, à vous croire, atteste la faiblesse.

FULVIE.

Vous vous perdez, Octave, en regrets superflus ;
 Clodia vous plaisait, et ne vous aime plus.
 Vos longs égaremens, vos torts, votre inconstance,
 Ont trop bien de vos cœurs rompu l'intelligence ;
 Et vous devez penser qu'instruite de vos torts,
 Je n'ai pu lui cacher vos funestes rapports.

OCTAVE.

Elle aurait su par vous ?...

FULVIE.

Ce qu'on vous a vu faire ;
 Tout ce qui fut pour elle un douloureux mystère.

Quand vos cruels amours, abusant de sa foi,
Des torts de votre hymen se reposaient sur moi.
La voici ; sachez-en ce qu'il vous faut apprendre ;
Profitez du moment qu'il vous reste à l'entendre.
Mais cet instant passé, pour ne la voir jamais,
Par un divorce utile assurez-vous la paix.

SCÈNE III.

CLODIA, OCTAVE.

OCTAVE.

Dans le sein d'un époux, malgré lui poursuivie,
Qu'a donc fait Clodia ? que dit-elle à Fulvie ?
Vous devancez mes pas et cherchez à la voir,
Pour la mieux préparer à me bien recevoir.
Je la trouve à mes vœux encor moins favorable,
Et votre accueil pour moi la rend inexorable.

CLODIA.

Je n'ai rien, à Fulvie, ou dit ou fait penser,
Qui contre moi, seigneur, ait pu l'indisposer,
Et pour elle à mon âme elle s'est expliquée
En véritable mère à me plaindre appliquée.

OCTAVE.

Quoi ! vous n'avez rien dit qui puisse l'irriter ?

CLODIA.

Non ; mais vous-même, ici, qui semblez en douter,
 Vous reprocheriez-vous, dans un remords sincère,
 D'avoir sur notre hymen détourné sa colère ?

OCTAVE.

Quel étrange soupçon menace votre époux ?

CLODIA.

Seigneur, ma confiance était entière en vous.
 Mais seriez-vous enfin coupable envers Livie
 De fautes dont l'éclat menace Scribonie,
 Sur elles de l'envie excitant les propos,
 Mettez-vous par ce crime obstacle à mon repos ?

OCTAVE.

Je vois trop, Clodia, que l'on cherche à vous nuire,
 Et Fulvie elle-même à votre perte aspire ;
 Sur ses desseins secrets je dois vous prévenir,
 Et contre elle avec moi chercher à vous unir.

CLODIA.

Et pourquoi voulez-vous, seigneur, que je la fuie,
 Qu'Octave ne s'excuse et ne se justifie ?
 Contre mes ennemis je la dois implorer,
 Et de tous ses conseils chercher à m'éclairer.

OCTAVE.

Vous ne connaissez pas les desseins de Fulvie,
 En outrageant ainsi la chaîne qui nous lie.

Je dois sur ses projets mieux mesurer ses coups;
Il y faut renoncer et me suivre.

CLODIA.

Moi!

OCTAVE.

Vous.

CLODIA.

Non, je ne puis encor, seigneur, m'éloigner d'elle;
On ne peut me blâmer de lui rester fidèle:
C'est ma mère... et malgré votre incertain appui,
Je dois de ses bontés me ménager l'abri.

SCÈNE IV.

OCTAVE *seul.*

Quel est donc ton pouvoir, femme artificieuse!
Tu m'arrache une paix et sûre et glorieuse;
La guerre est ton ouvrage, on n'en saurait douter,
Et quand à tes fureurs je viens me présenter,
Tu m'enlèves encore une épouse outragée,
Par tes funestes soins en un moment changée;
Une épouse autrefois docile à tes leçons!
Dont tu remplis le cœur de terribles soupçons.
Je vais te voir encor jouir de ton outrage,
En retenant ici ta fille, ton ouvrage;
Car enfin Clodia m'est trop chère, et jamais
Je n'aurai de sa perte épuisé les regrets.

Quel moyen, à présent, quel frein, quelle barrière
De ton ambition peut borner la carrière?

SCÈNE V.

OCTAVE, LUCIUS-ANTONIUS.

LUCIUS.

Octave, puisqu'ici, balançant nos destins,
Tu viens de la fortune accomplir les desseins;
Apprends, par elle admis à combattre tes armes,
Que de te l'annoncer j'éprouve quelques charmes.
Ce Lucius, compris par ton ambition
Au rang des condamnés de la proscription,
Non content aujourd'hui d'alarmer ta prudence,
De tes ruses encor vient pour tirer vengeance.
Que prétends-tu? Souillé de meurtres, d'attentats,
A de nouveaux forfaits viens-tu prêter ton bras?
Et de crimes lassé, plein d'un nouveau courage,
Des dévastations poursuis-tu le ravage?
J'ose te résister; j'oppose à ton pouvoir
La voix des vrais Romains, leur force, leur espoir.
Retourne sur tes pas.

OCTAVE.

Que prétends-tu toi-même?

Et, soldat révolté sous mon pouvoir suprême,
Qui t'a donné le droit ou l'orgueil insensé
De braver un pouvoir par Lépide exercé,
Antoine, Octavien, sous notre république,
Ces maîtres qu'a choisis la liberté publique?

LUCIUS.

Qui ? le demandes-tu ? la voix des vrais Romains,
 Celle des citoyens qui m'ont prêté les mains ;
 Le parti qui, pliant à Philippe, à Pharsale,
 Renaît encore ici contre un nouveau scandale.
 Lors même que d'Antoine aujourd'hui garanti
 Tu verrais à tes pieds ce chef anéanti,
 Et que, de ses amis redoutant la puissance,
 Leur pardon fût pour toi le prix de sa clémence,
 Tu trouverais encor contre toi rallumé
 Tout le feu d'un parti par ta rage opprimé ;
 Ces fiers républicains, fatigués de tes haines,
 Sans espoir désormais de voir briser leurs chaînes,
 Qui n'aspirent qu'à voir, sous ton joug aboli,
 Des consuls regrettés le pouvoir rétabli.

OCTAVE.

Quoi ! les républicains ! quoi ! leur rage envieuse !
 Tu crois pour mon pouvoir leur haine dangereuse ?
 En reste-t-il après Cassius et Brutus,
 Qui de leur chute illustre aient vengé leurs vertus ?
 Combien de leur fureur, si j'avais à me plaindre,
 J'aurais à regretter de n'avoir pu l'éteindre,
 De t'avoir épargné toi-même plus qu'eux tous.

LUCIUS.

Si de tes faux pardons tes regrets sont jaloux,

Quitte un vain repentir peu fait pour ta clémence ;
Tu n'as point épargné leur sang à ta prudence.
Formé de longue main à tes atrocités,
Tu n'as point démenti tant d'inhumanités.
Ceux qu'à tes cruautés le ciel a pu soustraire
Ne le doivent qu'au sort, leur appui tutélaire,
A la fuite, au secret d'une vaine pitié
Dont l'ombre les dérobe à ton inimitié.
Mais tu les aurais tous compris dans ta vengeance !
Et de tant d'ennemis cimenté ta puissance ;
Est-il donc quelque lieu sur la terre ignoré
Où de tant d'attentats l'assemblage abhorré,
A leur sanglante image, à l'effroi qu'elle inspire,
N'excite assez de bras armés pour te détruire ?
C'est en ces mêmes lieux ce qui va t'arriver,
Et que sans aller loin tu pourras éprouver,
Environné partout du sang de tes victimes,
Et de ceux qu'il instruit à redouter tes crimes.

OCTAVE.

Cesse de m'outrager par tant d'indignités.
Je n'ai point à rougir de mes iniquités ;
Et le tems t'apprendra, Romain pusillanime,
Qu'à la nécessité j'ai pu céder sans crime,
Obéir au devoir de vaincre et de punir.

LUCIUS.

C'est ce qu'il faut encor faire pour t'affermir,

Ou, monté sans pouvoir à la toute-puissance,
Régnant non par les lois, mais par la violence,
Tu dois tomber le jour qu'abattu par nos mains,
Elle te manquera pour tromper les humains.

SCÈNE VI.

OCTAVE *seul.*

Que veut-il? quel dessein le trouble et le dévore?
Prétend-il par la peur m'intimider encore?
Et de l'opinion m'imposant la terreur,
Me faire redouter son fantôme trompeur?
Non, non; quelque dessein qui l'excite à se plaindre,
De ses témérités nous n'avons rien à craindre;
Proscrivons, punissons sans cesser d'opprimer.
Si quelqu'un s'en irrite et peut nous en blâmer,
D'un joug trop accablant pour étouffer les larmes,
La victoire en nos mains met d'inaffables armes;
Le joug s'appesantit pour qui peut résister,
Et nous savons comment on le fait respecter!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, AGRIPPA.

OCTAVE.

OBERVEZ de Fulvie et le profond génie,
Et le talent funeste au repos de ma vie ;
Voyez, comme à la guerre, entraîné malgré moi,
D'un funeste ascendant je me fais une loi.
Plaignez-moi, déplorez un destin si barbare
Et l'horreur qui me livre au transport qui m'égare.
Non, croirait-on jamais qu'en un sort si divers,
En paix avec Antoine et Rome et l'univers,
Il faille encor tenir mes destins d'une femme,
Et sous ses volontés assujettir mon âme ?
Qu'en soupçonne Agrippa ?

AGRIPPA.

Dès l'instant apprenez
Un bruit dont tous vos sens vont se voir étonnés :
Antoine arrive ; au camp vous l'allez voir descendre.
Mais, un évènement qui va plus vous surprendre,

Ce n'est pas vers Fulvie où s'adressent ses pas,
 C'est Octave qu'il cherche en ce triste embarras.
 Il veut avec vous seul avoir une entrevue;
 Et le voici.

SCÈNE II.

ANTOINE, OCTAVE.

ANTOINE.

César ! rencontre inattendue !
 Quand d'un gouvernement à mes soins échappé,
 Des Gaules, de l'Afrique on vous croit occupé,
 Comment, dans les succès dont votre âme est jalouse,
 Vous vois-je encor muet, surpris, devant Pérouse ?
 Rien n'excite à la guerre, et, d'un autre côté,
 Quand en Grèce, en Asie, on est en sûreté,
 Je n'ai de l'Orient que d'heureuses nouvelles
 A joindre à vos récits des palmes les plus belles.
 Tout sert à la faveur d'un mutuel appui,
 Au maintien du pouvoir par nos lois établi.
 L'insouciant Lépide a-t-il par sa faiblesse
 Dans Rome compromis la commune allégresse ?
 Pourquoi de son repos, quand tout nous est témoin,
 En tête d'une armée en prenez-vous le soin ?

OCTAVE.

Chargé sans l'espérer de mon pouvoir suprême,
 C'est ce que je pourrais vous demander moi-même ;

Lorsque la guerre ici se fait en votre nom,
Ou du moins sous l'appui de votre intention,
Parmi des ennemis fatigués de ma vie,
Qu'elle offre au premier rang votre frère et Fulvie.
Lucius, des Romains se ménageant l'appui,
Souffre que le Sénat se déclare pour lui,
Et relâchant sa proie, à ma fureur jalouse,
Vient se réfugier sous les murs de Pérouse.
Il a fallu l'y suivre, et sans ménagement,
Prévenir de l'état l'entier soulèvement.
Voilà pour quel motif ici je me retrouve,
La cause du reproche et du tort que j'éprouve.

ANTOINE.

Quoi ! sans qu'à les aigrir vous vous soyez prêté,
Ils vous auraient, grands dieux ! de la sorte traité ?

OCTAVE.

Sans que d'aucun sujet, ami, je vous le jure,
Ils aient de leur révolte autorisé l'injure.
Jaloux de mon pouvoir, d'abord ils se sont plaints
De cette autorité remise entre mes mains,
Qui fait de l'Italie un commun héritage,
Dont à nos vétérans j'assure le partage ;
Mais quand offrant ensuite, ainsi que je le fais,
Et renouvelle encor l'offre de mes bienfaits,
Quand offrant avec eux de partager ces terres,
L'objet de leur envie et source de nos guerres,
Ils n'en ont tenu compte, et ne se sont pas moins
Emportés contre Octave en de barbares soins.

Rien cependant pour nous n'est de plus d'importance
 Que de nous expliquer leur mésintelligence.
 Lorsque je vous l'ai dit, je cède avec plaisir
 La moitié du pouvoir qu'ils peuvent ressaisir,
 Et que rien à mes vœux ne serait plus contraire
 Que le dessein de rompre une paix nécessaire.

ANTOINE.

C'est ce qu'Antoine aussi cherche à vous assurer ;
 Nul hostile dessein ne saurait l'égarer,
 Et quoi que sous son nom, pour exciter l'envie,
 Prétendent contre vous Lucius et Fulvie,
 Il ne voit rien, j'en fais l'éclatant désaveu,
 Qui d'un zèle indiscret puisse être ici le lieu.

OCTAVE.

Lucius, de ses torts se créant une excuse,
 Des perfides desseins dont son adresse abuse,
 Déguise l'appareil contre nous concerté
 Du prétexte trompeur de notre liberté ;
 Mais quel prétexte, ô ciel ! aidé de quelles armes,
 A vos yeux comme aux miens pour causer tant d'alarmes !

ANTOINE.

A notre liberté, qu'ai-je à m'intéresser,
 Pour défendre un parti que j'ai vu renverser ?

OCTAVE.

Ne savons-nous pas bien qu'avec d'autres victimes,
 Elle sortit d'un règne illustré par des crimes ?

ANTOINE.

Notre intérêt, Octave, est de rester unis
Dans l'usage des biens entre nos mains remis,
Sans partager des droits déchus par l'habitude,
Dont ne peut plus jouir l'antique multitude,
Et que la peur d'un maître et la soif d'en jouir
Dans une seule main tremblent de réunir.

OCTAVE.

Antoine, je le sais, et je fais la promesse
De tout sacrifier, dans l'ardeur qui me presse,
A l'étroite union qui fait notre pouvoir,
Sans reculer jamais d'un si juste devoir.
S'il faut vous l'avouer, les chagrins de Fulvie,
Votre infidélité, les pleurs qui l'ont suivie,
L'ont fait aveuglément embrasser le danger
D'une guerre où de vous elle veut se venger;
Peut-être de tous deux, j'en ai l'expérience;
Et si c'est vous en moi que poursuit sa vengeance,
C'est moi bientôt en vous qu'elle cherche à punir,
Tant l'amour dans sa haine a su nous réunir.

ANTOINE.

Que voulez-vous, ami, j'ai mérité sa haine ;
Je l'ai trop offensée, il faut que j'en convienne ;
J'eus des torts envers elle ; et pour les réparer,
A ses ressentimens je viens pour me livrer.
Je n'ai pas dès l'abord, forçant ma défiance,
Voulu pour la revoir demander sa présence,

J'ai mieux aimé de suite, enchaînant mon courroux,
 Sur vos intentions, m'expliquer avec vous.
 Allez, prévenez-la, faites que je la voie ;
 Je veux sur ses desseins, que son cœur se déploie.

OCTAVE.

J'y consens ; portez-la vous-même au repentir ;
 Et forcez de ses torts Lucius à rougir.

SCÈNE III.

ANTOINE, *seul.*

Quelle explication ! quelle épreuve cruelle !
 Que je la voie après tant de torts envers elle !
 Tant de crimes encore à ses yeux reconnus,
 Que ne sauraient voiler ses regards prévenus !
 Et pourtant dans sa chute, à ma perte elle aspire ;
 Pour combler ma ruine, elle brigue l'empire.
 Elle seule, à coup sûr, dans sa facilité
 Du faible Lucius égara la bonté ;
 Et de nouveaux Brutus, la trame criminelle,
 N'est de ses attentats qu'une excuse nouvelle.
 La république ! encor ?.. lorsque, ô Dieux inhumains !
 Quinze ans depuis César, son sang rougit nos mains !
 En Asie, en Afrique, à Rome, en Macédoine,
 Quand des lauriers d'Octave, elle éblouit Antoine.
 N'importe, dans ses vœux, libre de s'abuser,
 De son erreur encore elle peut s'excuser !
 Elle apprendra comment, trop facile à convaincre,

J'écarte l'ennemi, que mon bras n'a pu vaincre.
Des vengeances trop tôt si j'arrêtais l'essor,
Il faut pour les tarir, que le sang coule encor.
Je l'aperçois.

SCÈNE IV.

FULVIE, ANTOINE.

ANTOINE.

Madame, heureux, couvert de gloire,
Vous revoyez l'époux, cher à votre mémoire,
Que la victoire enfin ramène à votre amour,
Au trône des Romains, des lieux où naît le jour.
Rien ne saurait encore arrêter ma vaillance,
Aux bords, où de mon nom j'ai porté l'alliance.
L'Asie enfin soumise aux neveux de César
Et l'Egypte réduite, enchaînée à son char,
Ne laissent plus mes yeux rechercher dans l'armée
Des lauriers moissonnés du Nil à l'Idumée,
Et vous pouvez enfin recevoir dans vos bras
Un vainqueur couronné du prix de cent combats.

FULVIE.

Vous, seigneur? dans quel temps ma douleur vous retrouve!
Ingrat époux! témoin des rigueurs que j'éprouve,
C'est le cœur pénétré d'un triste souvenir,
Que vos remords tardifs viennent m'entretenir.

ANTOINE.

Madame, de vos traits les tardives alarmes,
Ce trouble, ces soupirs et ce visage en larmes,
S'accordent mal, j'en crois mon cœur qui les dément,
A ces bruyans éclats de votre emportement.
Me direz-vous comment, épouse trop charmée,
Je vous trouve en ces lieux, en tête d'une armée :
Dans un camp soulevé, parmi des factieux,
Où d'un frère aveuglé, vous fascinez les yeux ?

FULVIE.

Ah cruel ! des langueurs de votre âme assoupie,
Par un retour heureux quand le crime s'expie,
Les larmes que l'amour n'a pu vous pardonner,
Après tant de tourmens peuvent vous étonner !
Quoi ! depuis si long-temps par mes regrets versées,
Les trouvez-vous encor dans mes yeux déplacées ?
Seront-elles l'objet de votre étonnement,
Après les torts cruels de votre éloignement ;
Après ce que je sais des nœuds illégitimes,
Qui de votre inconstance ont flétri les victimes ?
Mais des torts trop présens à votre souvenir,
Ne sont pas ceux qu'enfin vous voulez éclaircir.
Vous demandez comment en tête d'une armée,
Je trouble ici l'espoir d'une paix trop aimée ;
Sans même examiner, si vous avez des droits,
A prendre encor pour nous le parti de nos lois.

Vous qui vivez en maître au fond de nos provinces,
Ou réglez dans l'Asie, à l'égal de ses princes,
Je dois donc sur ce point contenter tous vos vœux ;
Quant à l'aspect guerrier qui vous frappe en ces lieux,
Octave est l'ennemi de notre république,
De qui l'ambition et le joug tyrannique,
M'engagent, puisqu'enfin vous le voulez savoir,
A rompre à son égard les règles du devoir ;
Et par une entreprise aveugle, immodérée,
A forcer de ses vœux la soif démesurée ;
Et cette ambition qui ne voit plus de frein,
A défaut d'autres bras devait armer ma main,
Lorsqu'un nouveau pouvoir qu'à ses droits il rallie,
L'a fait le souverain de toute l'Italie ;
Et qu'un nouvel emploi des terres de l'état,
Soudoie un dictateur dans le Triumvirat.

ANTOINE.

Mais quand de ce pouvoir résignant l'avantage,
Il s'offrait avec vous d'en faire le partage,
Vous n'en avez pas moins, au mépris des traités,
Poursuivi la rigueur de vos hostilités.
Vous avez pris enfin dans l'espoir de nous nuire,
Le parti des proscrits ennemis de l'empire ;
Et nous ôtant aussi l'appui des vétérans,
Admis à s'arroger leurs titres et leurs rangs,
Vous les trompiez encor, par l'espoir des richesses,
Qui devaient de nos dons surpasser les largesses :

Aux uns, offrant ainsi d'assurer leur pouvoir,
 Des autres, à tout prix exagérant l'espoir;
 Et toujours contre nous, par votre tyrannie,
 De deux partis rivaux armant la zizanie.
 Ce n'est pas tout encore, embarrassant ses nœuds
 De troubles clandestins et d'éclats scandaleux,
 D'Octave vous troublez le bonheur domestique,
 Doublement tourmenté par votre politique.
 Clodia dans vos mains...

FULVIE.

Vous ne connaissez pas
 Tous les secrets d'Octave et tous ses attentats.
 Si, trop associée aux pleurs de votre épouse,
 Ma fille dans ses nœuds a droit d'être jalouse
 Du partage indiscret de ses vaines amours,
 Suis-je donc criminelle en en troublant le cours ?
 A ce sujet, Antoine, il faut encor vous dire
 Qu'une prompte rupture est ce que je désire ;
 Et qu'enfin de nos torts un éclat solennel
 Par un divorce heureux rompe un nœud criminel.

ANTOINE.

Nous, Fulvie ! et pourquoi ? quelle raison soudaine ?..

FULVIE.

La même qui d'Octave a dû rompre la chaîne.
 Un désir inconstant, qui séparant nos vœux,

De deux époux trompés a fait deux malheureux,
Et qui de Clodia me léguant la misère,
Rend comme elle, à ses nœuds, votre épouse étrangère,
Brise aussi nos liens. Que ce trait d'équité
Soit l'acte le plus prompt de votre autorité.

ANTOINE.

Dans quel égarement votre douleur vous jette !
Que veut, qu'attend de vous ma tendresse inquiète ?
Que vous cessiez la guerre ; et que sur ses refus,
Dictant à vos soldats l'ordre de Lucius,
Vous éloignez des murs de Pérouse alarmée
Ces débris du sénat, ce reste d'une armée,
Sans l'ordre de leurs chefs vainement révoltés,
Et qui n'ont de pouvoir que par nos volontés.

FULVIE.

Moi ! m'ôter leur défense ? en priver votre frère ?

ANTOINE.

Mais lorsqu'avec Octave, uni d'un nœud sincère,
Mon estime vous lie et vous engage à nous,
Quel dessein vous anime, et que prétendez-vous ?

FULVIE.

Votre intérêt d'abord m'a fait prendre les armes,
L'amour n'a plus de droit ni de part à mes larmes.

ANTOINE.

Mais au Triumvirat lorsqu'enfin réuni,
Vous le voyez en moi, vous me blessez en lui.
Vous oseriez encore, épouse téméraire,
Dans le lit conjugal porter aussi la guerre,
Et vous vous déclarez rebelle à votre époux ?

FULVIE.

A vous-même, Antoine, oui ! d'où naît votre courroux ?
Je vous l'ai dit assez, trop d'horreur nous rassemble.
Ennemis, il est tems que nous rompions ensemble !
Aujourd'hui le divorce arme nos intérêts,
Et la guerre demain accomplit ses décrets.
Adieu !

(Antoine sort.)

SCÈNE V.

FULVIE, SABINE.

SABINE.

De vous chercher, par vos soins avertie,
D'Antoine, vers ces lieux, j'attendais la sortie;
Rendue à mon devoir, madame, ici j'accours,
De ma fidélité vous prêter le secours.
Vous ne pouvez encor, sans trop d'indifférence,
De nos maîtres cruels affronter la puissance,
Rentrez.

FULVIE.

De son pouvoir, libre de m'affranchir,
Sous un époux cruel je n'ai plus à fléchir ;
Pour moi, pour Lucius, je défends la patrie,
Au joug de ses tyrans, lasse d'être asservie.
D'Octave et de Lépide, aveugle lieutenant,
Si puissant autrefois, si faible maintenant,
Où prendra-t-il ses chefs, ses aigles, six armées
Agissant sous mon ordre, à ma voix ranimées,
Lui qui, de l'Orient épuisant les plaisirs,
Vit sa gloire expirer en d'indignes loisirs?

Je n'ai plus maintenant qu'à triompher d'Octave,
Et, pour le couronner, le vaincre s'il me brave.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.**SCÈNE PREMIÈRE.****OCTAVE, SALVIDIUS.****OCTAVE.**

VENEZ, Salvidius, par notre fermeté
Intimidons Fulvie en sa témérité.
D'Antoine ouvertement son âme se sépare,
Et du camp, sous nos yeux, le siège se prépare.
Pollion et Plancus, Paulus, Ventidius,
Ailleurs, par mes efforts vainement retenus,
Dans Pérouse introduits viennent grossir l'armée,
De la guerre intestine en ses murs rallumée.
Il est tems d'en forcer les nouveaux combattans,
Réduits à s'enfermer avec ses habitans.
Avec vous, Agrippa, chargé de les réduire,
Dans leurs murs pris d'assaut brûle de s'introduire ;
Frappez, exterminiez les nouveaux ennemis
Que Rome n'absout pas sans les avoir soumis ;
Dans Pérouse portez la mort et la menace,
Et d'un complot obscur perdez jusqu'à la trace.

A vouloir s'affranchir, elle persiste encore
 A vouloir s'affranchir, elle persiste encore
 A vouloir s'affranchir, elle persiste encore

Sans nous charger du soin de son vain repentir,
 Ce que vous demandez vous l'allez obtenir,
 Et la faim chaque jour d'un avenir plus sombre,
 De ses fils au tombeau précipite le nombre.
 Le soldat, dans ses murs dépourvus d'alimens,
 Joint les cris du carnage à leurs gémissemens,
 Et Lucius enfin, de ce tableau funeste,
 Peut vous peindre l'horreur que sa présence atteste ;
 Lorsque d'Antoine au camp il a su le retour,
 Ses pas de votre tente ont cherché le séjour.
 Il vient.

SCÈNE II.

OCTAVE, LUCIUS.

LUCIUS.

César, de toi, lasse enfin de dépendre,
 Pérouse à ta pitié se décide à se rendre.
 L'aspect de ses malheurs suffit à t'attendrir,
 Si tu n'avais d'espoir que de la voir souffrir.
 Au nom de son sénat, du peuple et de l'armée,
 Je t'annonce une paix par leurs vœux confirmée.
 Nous avons de Fulvie et de ses intérêts
 Séparé notre cause ; en ses vœux indiscrets,

Antoine de retour, elle persiste encore
 A vouloir s'affranchir d'un pouvoir qu'elle abhorre.
 Un triste aveuglement peut seul l'entretenir
 Dans un ressentiment trop facile à punir.
 Nous déposons ainsi le glaive en ta puissance,
 Et nous en remettons du reste à ta clémence.

Mais tous ces malheureux enchainés sous ta loi
 Sont innocens de crime et de torts envers toi.
 Avant qu'on te les livre et qu'on te satisfasse,
 Ma voix qui les défend te demande leur grâce.
 Moi seul j'en suis indigne, et soit crime ou devoir,
 J'ai du Triumvirat combattu le pouvoir,
 Et voulu rétablir le pouvoir populaire;
 Je le ferais encor si j'avais à le faire;
 Mais les autres proscrits sont sans torts envers toi,
 Je les ai seul portés à te manquer de foi,
 Et seul, par mon exemple entraînés dans le crime,
 En leur cachant surtout le dessein qui m'anime;
 Je prétends sur leur faute attirer ton pardon
 En me livrant moi seul à la proscription.

OCTAVE.

Tu tentes, Lucius, un accord impossible,
 Et veux toucher en vain ma justice inflexible.
 Du retour de ton frère, un moment effrayé,
 Tu cèdes à l'effroi d'une vaine pitié,
 Et donnes à son nom, source de tes alarmes,
 Ce que n'a pu sur toi la terreur de mes armes.

Etouffe ainsi que moi de vains ressentimens ;
Calme-toi ; ton exemple et tes égaremens,
Moins que de nos traités la funeste indulgence,
Ont produit du soldat l'insulte et la licence.
Si tant d'autres Romains, Aulus, Canutius,
Dont tu viens faussement m'étaler les vertus,
N'eussent pas de nos lois évité la justice,
On ne les verrait pas, échappés au supplice,
Avec tant de fureur nous braver aujourd'hui,
Et toi-même à mes pieds implorer mon appui.
Lorsqu'ici leur destin s'achève et se consomme,
Nous devons éviter qu'ils ne rentrent dans Rome,
Pour nous y faire encor la guerre en ennemis,
Lorsqu'en meilleur état le sort les aura mis ;
C'est tout ce que de nous leur espoir peut prétendre,
Dans les précautions qu'ils ordonnent de prendre.
N'exige rien de plus.

LUCIUS.

Ta fureur les condamne,
Et sans exception de leur perte est l'organe.
Toi-même, aveuglément, à leur perte endurci,
D'un si funeste deuil n'es-tu point adouci ?
Encore en est-il bien, parmi tant de complices,
Qui n'ont point mérité la rigueur des supplices.
Ta voix a dans leur rang nommé Canutius,
Et dans le nombre encor je vois Tauranius.
L'un fut au Tribunat ton appui tutélaire,
L'autre fut ton tuteur et t'a servi de père.

Quels sont donc envers tous tes desseins affermis,
 Si parmi les proscrits tu vois de tels amis ?
 Ou quelle est donc pour eux la rigueur des supplices,
 Si de tes ennemis tu les crois les complices ?
 Quand pour eux ma pitié me porte à t'attendrir,
 Que dois-je encor pour toi leur dire ?...

OCTAVE.

Il faut mourir.

Trop tard de vos refus les larmes déguisées
 Accourent implorer mes bontés méprisées ;
 Il n'est plus tems encor d'implorer des bontés
 Dont vous vous serviriez contre mes volontés.
 Il n'est plus tems, ingrats, d'implorer la clémence
 Dont vous osez blâmer la moindre résistance ;
 La menace à la bouche est-ce à vous d'attendrir,
 Les pardons généreux que vous voulez flétrir ?

LUCIUS.

Puisque rien ne peut plus désarmer ta vengeance,
 Et pour des malheureux attendrir ta clémence,
 Je retourne auprès d'eux pour défendre leurs jours,
 Et contre un frère et toi leur prêter mes secours.
 Tu pouvais arrêter le sang et le carnage
 Dont la guerre à ta voix va couvrir ce rivage ;
 Crains de te repentir trop tard de tes refus,
 Et d'avoir à former des regrets superflus.

SCÈNE III.

OCTAVE, LUCIUS, FULVIE.

FULVIE, à *Lucius qui sort.*

Lucius, avec vous je cherchais à m'entendre,
Et Fulvie en ces lieux vous ordonne d'attendre.

SCÈNE IV.

OCTAVE, FULVIE.

FULVIE.

Octave, en est-ce fait, eh bien ! veux-tu régner ?
Au trône de la terre ose te résigner,
Il est tems que mon cœur se fasse enfin connaître ;
Tu montes à l'empire en nous donnant un maître,
Je partage avec toi la puissance et la paix,
Et je me suis vengée au moins par mes bienfaits !

OCTAVE.

Ah ! rejetez, Fulvie, un dessein téméraire,
Trop périlleux sans doute et qui ne peut me plaire.
On veut asservir Rome, et ce peuple indompté,
Impatient du joug vit pour la liberté.
Il faut, pour le soumettre au frein de l'esclavage,
Qu'en d'inégales mains le sceptre se partage,

Et qu'entre plusieurs chefs ses pouvoirs divisés,
 Fassent aimer ses fers avec art déguisés.
 N'espérez sans cela rien de sa dépendance,
 Et laissez-moi braver votre aveugle imprudence.

FULVIE.

Ah! toi-même avec moi brave donc la terreur
 Qui glace, atteint, saisit et suspend ta fureur.
 Ce trône à conquérir que tu crois impossible,
 Je puis quand je voudrai te le rendre accessible ;
 D'Antoine désarmé, tout puissant par mon bras,
 N'ai-je pas pour t'aider l'empire et les soldats?
 D'un pouvoir absolu que ma puissance atteste,
 Ordonne seulement et je réponds du reste.

OCTAVE.

L'inviolable nœud qui nous enchaîne à lui,
 M'a fait l'ami d'Antoine et non son ennemi.

FULVIE.

Va, ce nœud respecté pour toi n'est point à craindre,
 Et mon époux long-tems n'aura pas à l'enfreindre.
 De mes efforts pour toi, mes offres, mes bienfaits,
 Je n'exige qu'un prix, mes vœux sont satisfaits.
 C'est que de Clodius, répudiant la fille,
 Elle soit par tes soins rendue à sa famille.
 Romps aujourd'hui le nœud de votre engagement,
 Faisons de son divorce un raccommodement.

OCTAVE.

Lorsque notre union, Fulvie, est votre ouvrage,
Que ma reconnaissance entre vous se partage,
Vous, bannir Clodia du lit de son époux !
Et dans quel tems encore, ô ciel ! y songez-vous ?
Pour voir de vos écarts une image plus vive,
Témoin de vos transports quand votre époux arrive.

FULVIE.

Si ce titre suffit pour vous épouvanter,
Et que ce soit pour vous une ombre à redouter,
Il ne l'est plus. Il faut que mon amour éclate,
C'est trop de mes égards flatter une âme ingrate ;
Aujourd'hui de nos nœuds l'abandon solennel
Tranche par le divorce un supplice éternel.
Libre de ton côté de t'affranchir toi-même,
Sépare Clodia de l'empire suprême.

OCTAVE.

L'hymen de Clodia peut seul vous irriter,
Et votre amour se donne à qui veut la quitter ;
Mais avant qu'à vos vœux mon âme se résigne
Et vous cède sur elle une victoire indigne,
Sachez-vous que je l'aime, et, prêt à tout tenter,
Qu'aux plus sacrés devoirs je pourrais attenter !
Oui, rejetez, Fulvie, un espoir qui m'offense,
Ou redoutez l'oubli de ma reconnaissance.

FULVIE.

Et voilà donc le fruit de mon aveugle amour !
 Ma gloire et mon repos compromis sans retour !
 La guerre toute prête à punir ton outrage,
 Et de tant d'attentats l'horreur et le ravage,
 Rien ne peut te forcer d'abandonner un choix
 Du crime et de la mort menacé tant de fois.
 Force donc s'il le faut ma vengeance aux supplices
 Qui de tes attentats vont punir les complices ;
 Puisque rien ne peut plus nous mériter la paix,
 J'annonce encor la guerre à tes vœux satisfaits,
 Mais sans mieux te céder une épouse si chère,
 Et mon ordre en mon camp la retient prisonnière.

SCÈNE V.

OCTAVE, CLODIA, FULVIE.

FULVIE.

Approchez, Clodia; vous voyez d'un époux
 La révolte indiscrete et l'inconstant courroux.
 De nos liens communs rompant la confiance,
 Contre mes volontés il se met en défense,
 Et la guerre et les soins pour la suivre entrepris,
 De mes bontés pour lui seront le digne prix.
 Nous cherchons dans Pérouse un abri tutélaire,
 Et vous allez vous-même y suivre votre mère !

OCTAVE.

Vous oseriez, Fulvie, après tant d'attentats,
Maitresse de son cœur l'arracher de mes bras ?
Vous suivrez, Clodia, votre époux.

CLODIA.

Quel mystère !
Qu'ai-je à craindre, seigneur, des bontés d'une mère ?
Je dois à sa douleur mes secours et mes vœux,
Pourriez-vous lui ravir l'appui des malheureux !

OCTAVE.

Quoi ! vous ne voyez pas, par ses soins étonnée,
Où ses efforts bientôt vous auraient entraînée ?
Que pour elle, contente en rompant nos liens,
Le plaisir de nous nuire est le premier des biens ?

CLODIA.

Ma mère, me trahir ! détruire son ouvrage !
Non, je ne le crois pas ! votre haine l'outrage ;
Je demeure auprès d'elle, et quoique sous ses lois,
Je craindrai moins un joug que j'accepte par choix.

FULVIE.

Vous l'entendez, seigneur, et de sa préférence
Vous ne sauriez encore invoquer l'ignorance :
Sa bouche clairement vient de m'autoriser ;
Quel prétexte auriez-vous de la tyranniser ?

(Rappelant Lucius.)

Lucius, revenez.

SCÈNE VI.

OCTAVE, CLODIA, LUCIUS, FULVIE.

FULVIE à Lucius.

Je vous remets ma fille,
Par mes soins maternels rendue à sa famille.
Nous rentrons dans Pérouse, où ce dépôt sacré
Trouvera sous vos yeux un asile assuré.
Restez.

OCTAVE.

Fulvie, ô ciel! pouvez-vous, infidèle,
Donnant à Clodia votre indigne tutelle,
Jusqu'à me la ravir pousser la cruauté!
Je connais à la fin votre perversité.
De tous les attentats l'union téméraire
Était pour vous l'essai d'un infâme adultère,
Et le jour où César a pris de vous des nœuds,
Des jours de son hymen fut le plus malheureux.
De mes prospérités, implacable ennemie,
Achevez donc enfin de m'arracher la vie;
Perdez dans les appuis de mon Triumvirat,
Avec notre fortune et vous-même et l'état,
Sans espoir toutefois d'accomplir votre inceste,
Et sachez aujourd'hui que mon cœur vous déteste!

FULVIE.

Octave, de ma tente il faut vous retirer,
Et dans le camp surtout vous garder de rentrer.

(Octave sort.) (Fulvie à sa suite.)

Appelez Manius, que le Conseil s'apprête.

SCÈNE VII.

CLODIA, MANIUS, LUCIUS, FULVIE, GARDES.

FULVIE.

D'Octave, Manius, surveillez la retraite;
Suivez-le, éloignez-vous, et ne le quittez pas
Que loin de notre armée il n'ait porté ses pas.

(Manius sort.)

SCÈNE VIII.

CLODIA, LUCIUS, FULVIE, GARDES.

CLODIA.

Madame, de ce coup la rumeur nous sépare,
Si l'on sait de vos lois la contrainte barbare.
Quoi! mon époux, ô ciel! par vous congédié...
Je cours .. je cède aux cris d'une juste pitié.

FULVIE.

Quoi! déjà de vos vœux la frayeur le rappelle!

CLODIA.

Ah ! je ne croyais pas sa perte si cruelle.
Non, je ne croyais pas, pour ne le voir jamais,
Devoir de son reproche essuyer les regrets.

FULVIE.

Qu'attend encor de moi votre inexpérience ?
Que j'écoute des pleurs versés par l'imprudence.
On approche ; partez.

CLODIA.

Que faire, justes dieux !

FULVIE.

Lucius, par vos soins protégez ses adieux.

(Elle sort ; les gardes la suivent.)

SCÈNE IX.

FULVIE, SÉRANUS, LE CONSEIL, SABINE,
DEUX CHEVALIERS ROMAINS.

FULVIE.

Séranus, dans ses murs Pérouse nous rappelle ;
Lucius la défend contre Rome rebelle.

(Aux deux chevaliers romains.)

Vous, fidèles soutiens, à nous suivre empressés,
Observez les avis dans ce billet tracés ;
Cet ordre dans vos mains met le sort de l'empire ;
Suivez-le, et sous vos coups, allez, qu'Antoine expire.

Maîtres de ses destins, frappez, ne craignez pas
 De m'immoler l'auteur de tant d'assassinats.
 J'applaudirai moi-même aux traits de la tempête.
 Je n'attends que le coup qui doit frapper sa tête.
 Tu sais à quels destins mes jours furent livrés,
 Sabine, et quels tourmens sont pour moi préparés.
 Ne donnons pas le tems au cruel qui me brave
 D'accomplir ses desseins en revoyant Octave.
 C'est tarder trop long-tems que de délibérer ;
 Viens, sortons de ces lieux pour n'y jamais rentrer,
 En ne laissant de nous qu'une illustre mémoire,
 Ou rentrons-y du moins sûres de la victoire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, ANTOINE.

OCTAVE.

LA guerre recommence, et de nouveaux exploits
 Auront bientôt rangé Pérouse sous nos lois.
 Immolons sans pitié quiconque nous résiste,
 Et des proscriptions dressons l'énorme liste.
 Voyons qui doit périr et quel sang étranger
 Les destins ont chargé du soin de nous venger.

ANTOINE.

Parmi tant de proscrits dont ma vue est frappée,
 Beaucoup avant nos lois périront par l'épée,
 Et du sort des combats suivant le triste cours,
 Nous soulagent du soin de terminer leurs jours.
 Ne précipitons rien, et laissons la victoire
 Même avant le massacre assurer notre gloire.

OCTAVE.

C'est ce qu'on m'a vu faire, et lorsque Lucius
 Est venu des proscrits m'annoncer les tributs,
 A leur soumission j'ai refusé leur grâce,
 Pour que plus sûrement le fer nous en défasse.

ANTOINE.

On n'en peut trop atteindre ! et le meilleur accord
Dans un champ de bataille est de finir leur sort.
Que du choix des proscrits, excluant la clémence,
Dans les chefs qu'il atteint, le nombre soit immense.
Nous proscrivons tous ceux qui, de nos lois frappés,
Aux massacres derniers sont par grâce échappés ;
Nous comprenons aussi dans les mêmes supplices
Des excès exercés ceux qui furent complices,
Comme des citoyens à l'état dangereux,
Et qui peuvent s'armer de nos bontés pour eux.

OCTAVE.

Ils ont fait leur devoir ; on n'a rien à leur dire,
Et s'ils nous ont servis, ils ne peuvent nous nuire.
Seriez-vous donc encor sensible à la pitié
Pour ceux que nous frappons de notre inimitié ?
Voulez-vous vous en faire un mérite suprême,
Pour accroître un crédit que je n'ai pas moi-même ?
Agissez franchement ; faites comme j'ai fait ;
Voyez si dans ses vœux, pleinement satisfait,
Octave s'est jamais refusé la vengeance.
Eh, ne sait-il donc pas qu'utile à sa puissance,
L'infaillible moyen pour se la procurer
Est de frapper sans cesse et sans désemparer ;
Quand de nos ennemis le nombre nous assiège,
C'est trop tard regretter notre oubli sacrilège.
Quand je vous demandais la perte des proscrits,
En vous offrant encor celle de mes amis,

D'ennemis dangereux vous m'offriez la grâce,
 Pour l'étendre à tous ceux dont vous craigniez l'audace.
 Nous recueillons le fruit de tant d'impunité,
 Dont vous avez terni votre fidélité.

ANTOINE.

Eh! qui pouvait prévoir que, si prompt à nous nuire,
 Des chefs républicains, nous disputant l'empire,
 Le parti triomphant devait se réveiller,
 Et verrait tant d'appuis prêts à s'y rallier.

OCTAVE.

Ah! lorsqu'au trône un jour on se flatte d'atteindre,
 Il faut se défier, tout prévoir et tout craindre ;
 Et de quelles clartés, propres à l'enseigner,
 A donc besoin, ô ciel ! celui qui sait régner ?
 Son élévation, s'il est né pour l'empire,
 Ne l'instruit-elle pas que contre elle on conspire,
 Et que tant de pouvoirs, jaloux de l'abaisser,
 S'il ne les abat pas, doivent le renverser.
 Nous proscrivons ainsi, comme indignes de grâce,
 Plancus, Ventidius et tous ceux dont l'audace
 A d'illustres malheurs prêteraient quelque appui.
 Nous joignons à ces noms, condamnés à l'oubli,
 Furnius, Calenus, Nonnius, les rebelles,
 Dont l'or doit acheter les têtes criminelles.
 Tout citoyen a droit de répandre leur sang,
 Et l'esclave à ce prix peut monter à son rang.

Au rang des révoltés dans le parti contraire,
 Comme on voit engagés Fulvie et votre frère,
 De tout soupçon jaloux, pour mieux vous séparer,
 Vous-même au-devant d'eux vous allez vous montrer.
 Je vous charge du soin d'en avancer le siège ;
 Allez, sortez vainqueur d'un trop indigne piège.

ANTOINE.

Vous le voulez, j'y cours; oui, je vais me couvrir
 De ce sang pour nos lois indigne de périr.
 Vous verrez si c'est moi dont l'esprit les anime,
 Et prête à notre cause un bras pusillanime.
 Vous verrez si pour vous, indigne de s'armer,
 Antoine épargne un sang qu'on vous voit réclamer.
 J'espère voir bientôt, dans Rome satisfaite,
 Notre aigle rapporter l'effroi de leur défaite,
 Et nos ordres vainqueurs, dans ses murs raffermis,
 Décourager l'espoir de nos vils ennemis.

SCÈNE II.

OCTAVE, SALVIDIUS.

SALVIDIUS.

Antoine sort, César, pour porter à Pérouse,
 Moins les ordres sanglans de ta fureur jalouse,
 Que pour fonder enfin sur ce peuple dompté
 Ta puissance paisible et ton autorité.

Après les nobles coups, garans de notre gloire,
 Que reste-t-il encore à faire à la victoire ?
 Vaincus par la famine, abandonnés de tous,
 Déjà les assiégés succombent devant nous ;
 Ils ont cédé partout. Lucius et Fulvie
 Sont seuls dans la mêlée à défendre leur vie.
 Leur obstination, leur courage emporté,
 Des soldats autour d'eux ralliant la fierté,
 Suspendent un moment les traits de la vengeance,
 Et nous font de nouveau consulter ta clémence.
 Il nous semble impossible, en t'offrant nos secours,
 De pouvoir les réduire et de sauver leurs jours.
 Dans le nouveau combat dont la lutte s'apprête,
 Je viens savoir de toi comme il faut qu'on les traite,
 Et prendre sur leur sort d'autres renseignemens.
 Que faire ?

OCTAVE.

Antoine est seul, par nos arrangemens,
 Chargé de les réduire et de leur destinée
 La course par ses mains doit être terminée.
 Lucius, le premier que le glaive atteindra,
 N'attendra pas la mort, il se la donnera.
 Je ne puis décider du destin de Fulvie,
 Au pouvoir de l'époux de qui dépend sa vie.

SCÈNE III.

OCTAVE, AGRIPPA, SALVIDIUS.

AGRIPPA.

Pérouse, enfin rendue, est en notre pouvoir,
Octave; à peine Antoine en nos rangs s'est fait voir,
Sa présence a pour nous entraîné la victoire,
Et tout ploie aujourd'hui sous ta prochaine gloire.
A l'approche d'un frère, honteux de le revoir,
Lui-même, Lucius, rappelant son devoir,
Voue aux dieux infernaux son âme criminelle,
Et tombe sous les traits que son courage appelle.
Mais ne triomphes-tu, César, de leurs destins
Que pour livrer leurs jours au fer des assassins,
Ou si c'est franchement que ton cœur leur pardonne,
Daigne expliquer du moins la paix que tu leur donne.
A peine dans la ville Antoine s'est montré,
De l'aigle et des faisceaux l'enseigne est arboré,
Que d'un affreux pouvoir l'atroce barbarie
De ses ordres sanglans signale la furie;
Sous d'indignes poignards, sur la foi des traités,
Tombent de toutes parts les chefs des révoltés.
De tous les sénateurs les têtes abattues
De leurs palais en deuil remplacent les statues.
Le sang de tous côtés ruisselant sous nos pas,
A qui combat ou fuit présente le trépas.
J'amène Clodia, loin de toi retenue,
Dans l'affreuse mêlée à l'instant reconnue.

Moi-même, pour tromper mon découragement,
Je cherche et vais trouver une mort qui m'attend !
Cette lettre en mes mains par le hasard remise,
De tes soins pour Antoine implore l'entremise.

OCTAVE, prend la lettre et lit haut.

« Antoine, on en veut à tes jours.
» Deux assassins armés poursuivent leur victime ;
» On les suit pour avoir la preuve de leur crime,
» Prévenu par de prompts secours.
» Au noir complot qui menace ta vie,
» Sans donner un plus grand éclat,
» Dans ce billet tracé par les mains de Fulvie,
» Sont les preuves de l'attentat. »

SCÈNE IV.

OCTAVE, CLODIA, AGRIPPA, SALVIDIUS.

CLODIA.

Seigneur, dans les fureurs que la haine déploie,
Si votre âme à me voir retrouve quelque joie,
Modérez de vos coups l'affreuse austérité ;
J'ai droit à m'entourer de votre autorité.
C'est pour ma mère, hélas ! que ma voix vous implore ;
Vous lui devez l'appui d'un nom qui nous honore.
J'en réclame les droits, si justement suivis,
Quand votre cœur au mien s'unit par ses avis,
Votre épouse y prétend.

OCTAVE.

Que puis-je, hélas ! pour elle ?
 Vous me parlez des torts d'une mère infidèle ;
 Loin que de son pardon j'aie à m'entretenir,
 Je ne suis pas chargé du soin de la punir.
 Dans les mains d'un époux, au maître qui la guide,
 Elle doit de sa faute un compte plus rigide.
 Mais à mes propres yeux, afin de l'excuser,
 Votre innocence au moins devrait m'autoriser,
 Et vous, naguère encor de tendresse incapable,
 Vous me semblez plus qu'elle odieuse et coupable !

CLODIA.

Si vous bravez ainsi mon âme au désespoir,
 Quel avenir, ô ciel ! me faites-vous prévoir !

SCÈNE V.

CLODIA, OCTAVE, ANTOINE, AGRIPPA, SALVIDIUS,
 GARDES.

OCTAVE.

J'augure au prompt retour dont ma vue est charmée,
 Qu'Antoine sans raison n'a pas fui son armée,
 Et que tout est soumis.

ANTOINE.

Tout cède à nos efforts,
 Et César n'eût pas mieux secondé nos transports !

OCTAVE.

Du fruit de vos travaux je vais jouir moi-même,
 Et juger du triomphe à cet instant suprême.
 Ces papiers, qu'en mes mains on a fait parvenir,
 T'instruisent d'un danger qu'il te faut prévenir.

(Il lui remet la lettre.) (Octave à Clodia.)

Le regret, Clodia, peut fléchir l'indulgence ;
 N'attendez pas ici les coups de la vengeance.

SCÈNE VI

CLODIA, DEUX CHEVALIERS ROMAINS, ANTOINE, AGRIPPA,
 SALVIDIUS, GARDES.

ANTOINE, lisant la lettre.

« Antoine, on en veut à tes jours.

» Deux assassins armés poursuivent leur victime ;
 » On les suit pour avoir la preuve de leur crime. »

UN DES CHEVALIERS ROMAINS.

Nous t'arrêtons, Antoine.

ANTOINE, haut.

Attendez. (A part.) Ce sont eux.

(A Agrippa et à Salvidius.)

Sur tous leurs mouvemens ayez toujours les yeux.

(Achevant de lire la lettre.)

« Dans ce billet, tracé par les mains de Fulvie,
 » Sont les preuves de l'attentat. »

Que faire ? et quel dessein !

CLODIA.

Seigneur, contre une mère,
N'en croyez pas le bruit d'une voix mensongère;
Sa tendresse pour vous ne saurait s'ignorer,
Et sa grâce est un droit que je viens implorer.
Elle! que jusque-là sa tendresse s'oublie!
Qu'elle attente à vos jours, menace votre vie!
Vous ne le croyez pas, et vous-même doutez
D'un crime dont l'horreur passe vos cruautés.
Dans quels revers, ô ciel! m'as-tu précipitée!
Ou pour elle, ou pour moi, sans cesse inquiétée?

ANTOINE.

Madame, au nom du ciel, avant de m'accuser,
Attendez qu'elle parle et vienne s'excuser.
Sa démarche envers moi devient bien légitime,
Et de l'en dispenser je me ferais un crime.

SCÈNE VII.

CLODIA, DEUX CHEVALIERS ROMAINS, ANTOINE, FULVIE,
AGRIPPA, SALVIDIUS, SABINE, GARDES.

FULVIE.

Je ne renonce pas à fléchir un courroux
Que le ciel irrité soulève contre nous.
Je me livre à l'espoir de voir ma destinée
Par un lien durable à la vôtre enchaînée.
Eh! pourquoi mon époux voudrait-il me punir?
Rien ne trouble l'espoir d'un plus doux avenir.

Pour me voir condamnée aux horreurs du supplice,
Suis-je de quelque crime instrument ou complice ?
De la guerre civile en allumant les feux,
Ai-je moins respecté mon époux et nos nœuds,
Et sur vos sentimens, sur les miens rassurée,
Moins scrupuleusement gardé la foi jurée ?
Qu'aisément vos soupçons peuvent se dissiper !

ANTOINE.

Vous rencontrez un juge heureux de se tromper.
Parlez; prouvez-moi donc, pour vous, pour ma mémoire,
Que votre empressement n'a pas terni ma gloire.

FULVIE.

Ah ! puisqu'à mes efforts vous pouvez résister,
Par quels sermens encor vous pourrais-je attester ?
Je vois trop qu'en effet votre haine implacable
Se joint contre une épouse au malheur qui m'accable,
Et qu'enfin, malgré moi, votre injuste courroux
S'en fait une raison pour venger mon époux.
Mais qu'ai-je fait enfin ? quelle erreur vous possède ?
Ne vous trompez-vous point ? Vous vivez et je cède !..
Quel éclaircissement pouvez-vous écouter ?

ANTOINE, *lui montrant les chevaliers romains,*

Ces témoins, dont ici vous ne pouvez douter.

FULVIE.

Ces témoins ! vous croyez ce qu'ils vous osent dire ?
Et de quel crime encore ont-ils pu vous instruire ?

ANTOINE.

De vos pièges dressés pour perdre votre époux.

FULVIE.

Moi!

ANTOINE, lui montrant la lettre.

Ce billet encor, le reconnaissez-vous ?

De tous vos attentats quelle preuve plus claire ?

Vous voyez ces témoins d'un odieux mystère,

Et sur qui mon courroux ne s'était arrêté

Que pour convaincre enfin votre infidélité.

Ils vont vous précéder dans l'horreur des supplices.

(Il fait signe d'emmener les chevaliers romains.)

Prévenez par la mort le sort de vos complices.

ANTOINE.

FULVIE.

Eh bien ! oui, j'en conviens, je ne m'en défends pas,
J'ai désiré ta mort, j'ai juré ton trépas.

Avant de m'en blâmer, rappelle-toi les crimes

Dont tes ressentimens s'immolent les victimes ;

Ceux que tu commis seul ou partage avec moi.

Ta mort était trop juste, et le ciel me la doit.

De Marcus dans tes mains ne vois-je pas la tête,

Qu'au prix d'un vil salaire Hérénnius te jette ?

La rage dont le bras glaça ses fiers accens

N'étouffe pas leurs cris dans mon cœur gémissans.

Mais où ton frère est-il? Vois, vois fumer Pérouse,
 Que dispute la flamme aux pleurs de ton épouse.
 Antoine, que de sang, de débris et de morts!
 Ce jour de tes excès passe tous les efforts;
 Et dans Rome autrefois tes tristes sacrifices
 N'égalaiet pas l'horreur de ces derniers supplices.
 Octave est-il vivant? aura-t-il échappé
 A quelque piège offert à son glaive trompé?
 C'est lui dans l'avenir, c'est lui que je réserve
 A détruire un espoir que ton erreur conserve.
 Vois-le, vois-le attaquer tes nouvelles amours;
 Antoine enfin lui-même en terminer le cours;
 Vois dans Alexandrie à ma rage expirante
 Sa main après l'amant offrir encor l'amante,
 Cléopâtre avec toi s'unir dans le tombeau,
 Et tous deux de vos jours éteindre le flambeau.

ANTOINE.

FULVIE.

Adieu, Fulvie!

FULVIE.

Il fuit! et cet indigne Octave
 Que peut-il opposer à l'horreur qui le brave?
 N'ai-je pas arraché son épouse à ses vœux?
 Ne puis-je pas d'un coup trancher encor leurs nœuds?

(Elle tire un poignard, dont elle menace Clodia.)

CLODIA, se rapprochant de Fulvie.

Ah! madame!

FULVIE, *se penchant sur Sabine.*

Sabine, ah! sauve-moi d'un crime,
Et que ma fille encor ne soit pas ma victime.

(Elle se frappe.)



IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE
rue d'Angoulême, n. 15.